

nom des lettres canadiennes! Votre livre est une conquête pour notre littérature. Je vous promets un succès qui dépassera vos espérances.

Ce vieillard auteur, c'était M. de Gaspé. Ce livre, c'était les *Anciens Canadiens*.

Le public connaît le reste.

Par une singulière coïncidence, sept ans plus tard, dans le cours de l'hiver dernier, vers la même heure où M. de Gaspé était venu frapper à ma porte, entra chez moi un autre auteur, avec un manuscrit sous le bras.

Cette fois, ce n'était pas un septuagénaire: c'était un tout jeune homme, petit, grêle, pâle, à l'air maladif, mais au regard d'éclair: nature toute de nerf et d'électricité. Déjà connu par plusieurs esquisses bien touchées, M. Joseph Marmette venait, comme M. de Gaspé, réclamer mon attention en faveur d'un roman historique qu'il venait de terminer.

Assassiner un auteur, passe; mais l'éconduire!! Je n'en eus pas même la tentation. Condamné par une ophthalmie tenace à d'atroces loisirs, c'était la providence qui se présentait à moi en costume de lecteur.

L'impression que j'éprouvai à l'audition de *François de Bienville* peut être comparée à celle qu'avait produite sur moi la lecture des *Anciens Canadiens*. Après le succès du livre de M. de Gaspé, le parallèle semble formidable: toutefois il est vrai. Je n'hésite pas à dire que la place de *François de Bienville* est marquée à côté de l'épopée de la conquête. Le sujet a porté bonheur à l'écrivain. Encore ému des mélancoliques accents de notre vieil Homère, il a voulu opposer les victoires aux désastres, faire revivre Frontenac à côté de Montcalm, mettre en présence les deux grands sièges de Québec, suspendre les couronnes de lauriers aux branches du saule. C'est ce beau rêve que M. Marmette a réalisé.

Petit-fils de Sir E. P. Taché, beau-fils de notre historien Garneau, cette idée patriotique devait lui venir, et avec elle l'inspiration.

L'auteur de la critique donne ensuite le plan de l'ouvrage que nos lecteurs connaissent et en finit par les remarques suivantes.

Quelle est maintenant, dans ce beau livre, la part de la critique? M. Marmette a les défauts de ses qualités. La faculté créatrice est le trait distinctif de son talent: il est né romancier. Son imagination, comme la baguette magique d'une fée, fait surgir des créations nouvelles, des scènes dramatiques avec une facilité étonnante: mais ce don précieux est un écueil. Le torrent qui déborde à grands flots, entraîne avec lui la verdure et les fleurs. Le coup de pinceau, la touche artistique, le fini de l'exécution lui font défaut. En un mot, il n'est pas coloriste.

Son style vif et passionné vous entraîne à travers les événements, sans vous laisser le temps de respirer; mais, à une seconde lecture, un œil exercé découvre certaines négligences de style, des incorrections, des redresses de langage que le travail et l'habitude d'écrire feront disparaître. Quelques passages plus choisés, ça et là des tableaux finement esquissés, peints avec art, dénotent un talent d'exécution qui grandira avec l'étude.

François de Bienville n'est pas une œuvre frivole, ébauchée à la hâte, pour défrayer un feuillet: c'est une étude consciencieuse, fruit de deux années de recherches. Tout y est vrai, l'ensemble et les détails, les mœurs et les costumes, les hommes et les choses, ainsi que l'attestent les nombreuses notes qui accompagnent l'ouvrage. La fiction n'est qu'une gaze, chatoyante et diaphane, jetée sur l'austère vérité. C'est un rayon de pourpre et d'or, comme une aurore de printemps, qui illumine les horizons de l'histoire, anime et poétise les objets.

Si, en terminant, je voulais chercher, dans la nature, une image de l'œuvre littéraire que j'examine, je n'irais pas la prendre bien loin, au-delà des mers, dans cette nature européenne, cultivée, remuée, soignée comme un parterre avec ses campagnes plantées d'arbres alignés, avec ses forêts émondées, ses parcs entourés de murs et de haies vives, où partout la main de l'homme a passé. Je la prendrais ici, dans notre nature sauvage. Le roman de *François de Bienville*, c'est notre nature primitive, avec son exubérante végétation, ses arêtes abruptes, ses savanes incultes, ses plaines en jachère, qui tranchent à côté des champs cultivés, des oasis créées par la main du colon, où jaussaient les grands blés au soleil. Si vous voulez jouir du paysage, ne regardez pas à vos pieds la ronce qui mord vos habits, les sarments, les branches tombées qui se brisent sous vos pas; levez les yeux, et en aspirant les fortes brises, les senteurs forestières, laissez errer vos regards et vos rêveries sur les lointains horizons, les larges fleuves, les lacs sans nom, les coupoles verdoyantes des forêts, où nul sentier n'a encore été tracé. C'est là qu'est la richesse, la beauté, la poésie; et c'est la patrie.

Aimez-vous toutes ces belles choses? lisez *François de Bienville*.

Nous ne froissons personne en disant que c'est le plus beau bouquet qui ait jusqu'à présent couronné l'œuvre de M. Marmette; et pourtant c'était difficile de faire mieux que ce qui avait été fait. A la place de M. Marmette, nous serions même jaloux de l'éclat de ce bijou.

LE PRÉDICATEUR À LA MODE.

Le *Chicago "Times"* fait du prédicateur protestant à la mode le curieux portrait suivant. Ça vaut la peine d'être lu.

« Les prédicants à la mode sont, en général, les hommes les mieux payés pour faire le moins de besogne possible; ils ont en outre la liberté d'aller partout pour rien: dans les concerts, salles de lecture, chaires de première classe, &c., &c. Le prédicateur un peu lancé, qui vit dans une grande ville, qui a une bonne mine et qui sait faire des discours à sensation, peut se dire en possession d'un revenu de \$5000 par année: pour cela, il n'a qu'à s'imposer le trouble de deux essais par semaine, excepté durant la vacance et le temps d'un petit voyage en Europe. Cet ouvrage, réduit à une base pratique, que les hommes de lettres peuvent comprendre et apprécier, rapporterait pour eux \$50 par colonne d'un journal quelconque.

Et sa position est d'autant meilleure que ce revenu régulier et assuré ne comprend pas le casuel ordinaire provenant des baptêmes, des mariages et des enterrements: ce qui constitue trois sources de revenus des plus sûres du monde, parce que tous les hommes sont obligés de naître et de mourir et presque tous passent aussi par le mariage. En d'autres termes, le prédicateur moderne reçoit un traitement *extra* pour dire aux morts des choses agréables en public, tandis que tout autre individu n'est jamais récompensé, mais au contraire est généralement puni pour leur avoir dit la vérité durant leur vie. »

LETTRES COCHINCHINOISES.

Montréal, 19 Nov. 1870.

A MM. les Rédacteurs de L'OPINION PUBLIQUE, Messieurs,

J'ai un cousin qui demeure en Cochinchine depuis quelques années. Il vient de m'écrire. Je vous envoie sa lettre. Si vous la trouvez digne de paraître dans les colonnes de votre journal, vous êtes libre de le faire. En la parcourant, je crois que plus d'un de vos bénévoles lecteurs dira que les Chinois ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Veillez agréer, Messieurs, mes salutations les plus empressées,
SIMÉON SÉRIEUX.

Fou-chou, Cochinchine, le 11 Octobre 1870.

Mon cher Siméon,

La Cochinchine était, il y a quelques années, une des provinces de la Chine. Elle est aujourd'hui possession Française, grâce à la prouesse de M. Cousin-Montauban qui, pour forcer l'offensive population de ce pays à abdiquer sa nationalité, s'est servi du canon, au lieu du *piébicite*. Ce haut fait d'armes a valu à ce brave général le titre de comte de Palikao, mot Chinois qui signifie *pâle-queue*. Si le comte de Pâle-queue revenait ici aujourd'hui, il se convaincrerait qu'il est bien difficile de dompter un peuple qui aime sa patrie. Et pourquoi les Chinois se feraient-ils *barbares*, c'est-à-dire Européens? . . .

Je sais qu'on leur reproche bien des défauts, bien des travers, mais est-ce à vous à vous ériger en réformateurs. Ici les jeunes filles se rattachent les pieds, chez vous, jeunes et vieilles se grossissent la tête. Ici, quand un mari s'absente, sa femme l'accompagne partout. N'est-ce pas là une bonne habitude, qui peut avoir des avantages mutuels pour les conjoints? Ici quand un chinois monte dans son carrosse, c'est son cocher qui mène le cheval, chez vous c'est le bourgeois qui fait le cocher.

Un Chinois veut-il mettre fin à ses jours? Il s'éventre avec un sabre. Chez vous on se coupe le cou avec un rasoir. Se tuer par en haut ou par en bas, lequel est le mode le plus recommandable. Chez vous, quand on veut fusiller un militaire, on emploie à cet effet plusieurs centaines de soldats, ici un seul soldat et un seul fusil suffisent à cette besogne. Malgré toutes vos améliorations empruntées, vos fusils et vos soldats ne valent donc pas les nôtres.

Il est arrivé quelquefois aux habitants de ce pays, de banir, persécuter, emprisonner, mettre à mort même, des religieux, des prêtres, (des Jésuites surtout) des chrétiens, certes, oui. Cela n'est-il pas arrivé quelquefois aussi dans le pays des rois *fils aînés* de l'Eglise, dans le pays des rois *défenseurs de la foi*, dans celui des rois *très-catholiques*, dans le royaume de Sa Majesté *très-fidèle*, dans les états de Sa Majesté *Apostolique*, ceux de Sa Majesté *Orthodoxe*, l'Empereur de toutes les Russies, Roi de la Pologne, et même dans ces quelques états gouvernés par les *immortels principes* de '89, *liberté, égalité, fraternité*? . . . Assez sur ce chapitre, messieurs les *barbares*.

Mais voici un autre formidable grief contre mes nouveaux compatriotes: les Chinois pratiquent la polygamie! Oui, ils peuvent se donner le luxe de plusieurs femmes: leurs lois et leur religion le leur permettent.

La monogamie est-elle bien observée en France, en Angleterre et dans tous nos prétendus pays civilisés! Les Gabrielle d'Estrées, les Diane de Poitiers, les Louise de la Vallière, les marquises de Montespan, de Pompadour, du Barry, étaient-elles des femmes légitimes des rois *très-chrétiens*? Ne viens-je pas de lire dans un de vos journaux que le ci-devant empereur Napoléon III allait souvent, au grand scandale du vertueux Rochefort, passer des heures entières au château de Madame Howard, comtesse de Beauregard, *ex-bar-maid* dans un estaminet de Londres, ainsi qu'au château de Marguerite de Bellanger, fille d'une blanchisseuse du quartier Latin de Paris? La polygamie chez vous n'est pas très-commode: il vous faut autant de châteaux que de femmes. Nous et nos femmes, nous sommes plus modestes. Une seule maison nous suffit. Ce que je viens de dire des Souverains de France pourrait, je pense, s'appliquer à beaucoup d'autres Potentats, même à des princes, ducs, marquis, comtes, vicomtes, baronets, pairs, lords, militaires, pékins et autres particuliers:

Une autre accusation que les barbares sont fiers de pouvoir nous jeter à la figure; c'est l'infanticide. J'avoue que ce terrible crime n'est que trop fréquent dans cet empire; mais il n'est pas à ma connaissance qu'une chinoise ait jamais brûlé ou tué un enfant, elle-même. Quand elle désire s'en défaire, elle l'abandonne vivant dans la rue, et le plus souvent quelque âme charitable recueille ce pauvre petit innocent et en prend un soin maternel, comme cela se pratique dans vos nombreux asiles des enfants trouvés. L'institution anglaise de *baby-farming* n'a pas encore été introduite parmi nous.

Il y a une foule d'autres usages particuliers aux chinois que vous aimerez peut-être à connaître, mais qu'il serait trop long d'énumérer. Je n'en mentionnerai que quelques-uns. La cuisine chinoise n'est pas parfaite: du riz, du rat, de la souris, du serpent de mer, queue de singe, sauterelles, araignées, crapauds, bosse de chaux à la sauce d'opium, voilà le menu ordinaire. Nous ne mangeons point de grenouilles, ni de cheval, ni de queue de bœuf, ni de la chair de cet animal qui n'a pas coutume de symboliser la propriété et dont l'usage a été prohibé *in æternum* aux enfants d'Israël par le plus sage et le plus vénérable des législateurs des temps anciens. Mais il paraît que les compatriotes de Bismark et de "notre Fritz" sont très-friands du corps de cet animal. J'ai vu ici un bon allemand, ex-soldat d'un régiment de Uhlans, qui m'a assuré qu'il était venu se fixer dans ce pays parce que son paternel Souverain, Guillaume, lui avait appris qu'il pourrait avoir des jambons pour rien dans toute l'étendue du Céleste Empire.

En vertu d'une ordonnance de l'illustre législateur de la Chine, *Cong-fou-cie*—latinisé *Confucius* par un célèbre père Jésuite, qui était domicilié à la Cour Céleste et Impériale de Pékin, au commencement du dix-septième siècle, il est fait défense à tout Chinois de prendre, tuer, débiter, vendre ou manger aucun éléphant n'excédant pas deux cent-soixante-dix ans, sous peine de se faire lancer trois fois en l'air ou ailleurs, au moyen de la trompe du susdit éléphant. Je rapporte la loi textuellement. *Cong-fou-cie* a vécu, dit-on, dix ou douze mille ans avant l'ère chrétienne. Je me propose d'écrire sa vie aussitôt que je pourrai me procurer les données, dates et détails authentiques.

Une chose que j'ai remarquée, c'est que dans cette partie du monde, quand un Souverain s'adresse à un confrère, il l'appelle invariablement, "mon adversaire." En Europe, ces messieurs se traitent de frères. Je parie que l'empereur Napoléon, en

rendant son épée à Guillaume, lui a écrit: "M. mon frère, vaincu par, etc., etc., je vous envoie mon épée," et que le conquérant lui a répondu: "M. mon frère, venez vous-même, en propre personne, me remettre votre épée. Je ne fais qu'imiter les bienveillants procédés de feu M. votre oncle envers feu M. mon père, de sainte mémoire."

Le jeune roi de la Grèce, la patrie de la belle Hélène, cette épouse modèle, s'adressait à son père, le roi du Danemark, dans une lettre de condoléance, comme ceci: "M. mon frère." Cela peut être fraternel, mais cela est ridicule.

Mon cher Siméon, je pourrais faire des volumes à propos des Chinois, mais ne croyez pas que je veuille me constituer leur aveugle ou fanatique apologiste. Non, j'ai voulu prouver simplement que s'ils ont des défauts, des vices, on trouve des défauts, des vices équivalents chez les peuples les plus civilisés.

Je pars pour Pékin, ce soir, monté sur un éléphant blanc qui vient d'entrer dans la deux cent quatre-vingt-dix-neuvième année de son existence. Ces utiles et intelligentes bêtes vivent ordinairement jusqu'à trois cents ans. J'assisterai à l'ouverture de notre *Videqueuellerie*. C'est notre Parlement à nous. Après la séance, je me propose d'avoir une entrevue avec notre Empereur, le fils du Ciel, maître de toute la terre, de toutes les eaux et autres lieux. Je le *dialoguerai*, * suivant l'usage du pays. Je vous écrirai de nouveau dans quelques jours.

Croyez-moi toujours,

Mon cher Siméon,

Votre affectionné cousin,

NAPOLÉON SEDANTON.

* Mon cousin se propose de *dialoguer* l'Empereur de la Chine. C'est l'expression américaine de *interview*: *he interviewed the President*, ou *the President interviewed by him*: d'où l'on voit que les Américains ne font que copier les Chinois.

S. S.

LE CHIEN ET LE BÉLIER.

C'était, une fois, un chien et un béliet. Le chien aimait les moutons; il les aimait tant qu'il les mangeait, et le béliet lui n'avait pas de plus grand plaisir que de jouer avec sa tête et ses cornes dans le dos des gens; n'oubliez pas qu'il avait des cornes. Le propriétaire de ces deux intéressants quadrupèdes, ne voulant pas les détruire, cherchait depuis longtemps le moyen de leur ôter des passions si dangereuses. Un jour, il crut l'avoir trouvé. Il renferma son chien et son béliet ensemble dans un enclos en se faisant le raisonnement suivant: lorsque mes deux animaux se seront battus jusqu'à épuisement, le chien sera guéri de son goût pour le mouton et le béliet de sa manie de *toquer*. Le procédé réussit pour le chien qu'il trouva au bout de quelques heures étendu sur le flanc, les cottes brisées. Mais le béliet enhardi de sa victoire *toquait* plus que jamais; il n'y avait pas moyen d'en venir à bout. Et l'épouse même du propriétaire, sa tendre épouse faillit périr quelques jours après; le béliet l'avait jeté sur des branches de *snellier*. Le malheureux propriétaire fut forcé pour sauver sa famille d'avoir recours à un moyen violent. Il fixa dans un poteau une longue barre de fer qu'il couvrit à l'un des bouts d'un chapeau. Cette fois-ci, se dit-il, la leçon va être bonne pour le guérir. Ce procédé réussit au-delà de ses désirs. Lorsque le béliet aperçut le chapeau en question il s'élança dessus avec fureur; mais il comptait sans la broche, le malheureux! Son maître étant allé au champ, le lendemain, trouva son béliet embroché, depuis la tête jusqu'à la queue.

MORALE: Il y a beaucoup d'hommes qui se tuent comme ce béliet par ce que le succès les rend imprudents. BALSAMO.

On lit dans le *Proys*:

M. C. S. C. . . . maintenant retiré du barreau de Montréal, et dont il fut l'une des gloires, avait parfois une difficulté d'articulation, une sorte de bégaiement qui le forçait de répéter plusieurs fois de suite les mêmes mots.

Un jour qu'il développait avec un rare bonheur une thèse sur les institutions nécessaires au Canada, sa patrie chérie, il arriva que son malencontreux bégaiement le prit au moment où il prononçait ces mots: le pouvoir le plus propre, le . . . plus . . . plus . . . plus . . . pro . . . pro . . . pro . . . le plus pro . . . le plus propre, pre . . . pre . . . pre! parbleu, dit M. Charles Laberge, qui n'est pas bête, c'est clair comme un ruisseau, le pouvoir le plus propre, c'est le pouvoir d'eau.

En regard de l'individu qui répondait à un mendiant qui lui demandait l'aumône: ah mon cher, vous m'avez prévenu, j'allais vous la demander; nous avons un farceur de l'Ohio qui, au moment où la quêteuse qui faisait à l'église une quête spéciale pour les infidèles, s'empara de la bourse déjà pleine, et s'esquive en criant à la congrégation étonnée; merci, frères, merci, je suis le plus grand infidèle de cette partie du pays.

UN "FREE BIBLE READER."

Un jeune homme, enfant de 15 ans, vient de se suicider pour aller voir dans l'autre monde comment sont résolus les problèmes de l'Évangile.

Avant de prendre le poison fatal, il laissa pour son ami un billet ainsi conçu:

"Je ne puis faire autrement. Demandez à Garroway de me pardonner. Je suis son ami, mais il me faut aller voir comment vont les choses là-bas."

George Hary Starr, c'est le nom du malheureux, était très-étudiant; il s'était livré à la lecture de la bible et son esprit était extrêmement préoccupé de la vie future, et il exprimait souvent un très vif désir de connaître par lui-même ce grand problème—ce que devenait l'homme après sa mort. Il en devint si absorbé que sa tête se détacha, et il eut recours au *laudanum* pour faire son expérience personnelle.

L'*International* constate un triste état de choses:

Le paysan est résolu, il est brave; mais il est superstitieux. Il a peur du prussien. Pourquoi? Il n'en sait rien! . . . mais il a peur. . .

Les lettrés du village lui ont dit que les prussiens sont forts comme des démons. . . qu'on ne peut pas les vaincre. . . dominé par son ignorance, il croit, sans arrière-pensée, ce que le rhéteur des chaumières lui a dit.

Ils terrasseraient un taureau, ils ont peur de la peur. Ils terrasseraient un taureau, ils frémissent en pensant aux uhlands. . . Et plus que jamais, ils craignent et prient!